

Renato Seidl / Le sujet et le Collectif / Cours UNIL du 15 mars 2012

R.S : juste à temps pour le quart d'heure vaudois ! Vous n'auriez pas dû me dire qu'il est entré dans les moeurs .. Je l'ai pris au pied de la lettre !

M-A A : c'est gravé dans le marbre !

R.S : donc nous voilà, une semaine déjà que nous nous sommes vus, cela passe vraiment vite, et de plus l'on change de salle, j'ai l'impression que tout a changé, mais heureusement j'ai des points de repères, ils me font penser qu'il y a tout de même une continuité entre la semaine dernière et cette semaine !

Merci, Luc, d'être venu, d'autant plus que le cours d'aujourd'hui est en rapport étroit avec le cours que j'avais fait lors de ton module 'groupes et institutions'.

Aujourd'hui, le titre du cours est 'le sujet et le collectif', je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de voir le powerpoint que j'ai mis à disposition, si vous avez jeté un coup d'oeil.

Mon beau-fils m'a dit qu'il ne s'agit pas d'un powerpoint. Un powerpoint défile automatiquement, avec des photos, des films etc .. Et mon 'powerpoint' était un résumé, moi qui pensais être vraiment à l'avant-garde de la technologie .. De plus un résumé un peu long, j'espère néanmoins que vous avez pu jeter un coup d'oeil sur toute une série de choses que je ne pourrai pas dire maintenant, on pourrait peut-être le discuter, selon vos questions, selon vos intérêts.

Mon point de départ pour le cours d'aujourd'hui est ce texte d'Otto Gross, *Les effets de la collectivité sur l'individu*.

Otto Gross, vous en avez certainement entendu parler, je ne sais pas si vous en avez eu l'occasion de le lire, c'est un psychanalyste suisse de la toute première vague de la psychanalyse.

Vous avez peut-être pu voir le film *Dangerous Method*, où il était représenté : ce psychiatre un peu fou et très original, qui a fait une oeuvre courte, finalement, puisqu'il est décédé tôt, à l'âge de 40 et quelques années. Il a néanmoins laissé une oeuvre qui est discutée par un groupe plutôt de Jungiens, actuellement en Suisse, travaillant l'oeuvre d'Otto Gross.

Néanmoins il y a des éléments très intéressants, en particulier ce texte *Les effets de la collectivité sur l'individu*, le titre déjà m'a frappé, j'ai vu ce texte après avoir proposé le titre du cours d'aujourd'hui. Et c'est devenu rapidement une référence obligatoire.

Dans ce texte, Gross écrit (entre autre) : l'oeuvre de Freud est une suite logique de l'oeuvre de Nietzsche, en ce qui concerne la psychologie sociale.

C'est l'un des points qui a été retenu.

Autre point : quand il parle du rapport justement, et des effets, puisque ce sont *les effets de la collectivité sur l'individu*, l'on voit déjà là une action allant du collectif vers l'individu, Gross ne parlait pas encore de *sujet*, mais d'*individu*.

Bien sûr, il y a une nuance, une différence entre *individu*, *personne* et *sujet*, on touchera peut-être un mot plus tard sur la distinction de ces trois catégories.

Donc il y a cette incidence de la collectivité sur l'individu, sous la forme évidemment d'un conflit, conflit sujet - collectif, qui est le propre déjà de l'oeuvre tardive de Freud, tardive, non car rappelons que Gross a écrit ce texte en 1913. Nous n'étions donc pas encore dans la phase tardive de Freud, même si dans cette période tardive Freud va devenir très clair, très explicite concernant le conflit entre *le sujet et la collectivité*.

Une fois ce conflit installé à travers toute une série de mécanismes de répression sociale, que nous discuterons plus en détails, ce conflit devient propre au sujet, et interne au sujet.

Gross parle de cette répression sociale en termes surtout de sexualité féminine et d'agressivité masculine.

A l'époque, Freud parlait surtout de sexualité. Il commençait à peine à essayer de démêler la différence et les formes d'action d'amour et de haine, qu'il regroupait en un seul paquet, à travers le sadisme et le masochisme, et il plaçait l'agressivité dans le champ libidinal (à travers le sadisme et le masochisme).

Pour Otto Gross, les choses étaient déjà bien distinctes, l'agressivité de la sexualité, et fait plus intéressant encore : la sexualité féminine et l'agressivité masculine, finalement l'objet de deux répressions de la collectivité.

Il faut dire que c'était il y a cent ans ! 1913.

Certainement, à cette époque les effets de la répression de la sexualité féminine devaient être complètement différents que de nos jours, un siècle plus tard.

Actuellement, on peut presque penser qu'il y a un 'pousse à la sexualité', ce qui est peut-être faux, mais toute une série d'événements ont eu lieu pendant ce siècle, entre autres consécutifs aux théories psychanalytiques qui ont eu des effets sur l'éducation sexuelle, et même éventuellement sur ces effets de répression sexuelle.

Mais, bien que la répression ne soit pas du même ordre, on ne peut pas dire qu'il n'y en ait pas.

Même si l'on admet le 'pousse à la sexualité', on ne peut pas dire qu'il ne s'agit pas de répression.

Il s'agit surtout, si l'on prend un mot légèrement en lien avec celui de répression, d'une normatisation de la sexualité. Elle reste hautement normatisée.

La question de l'agressivité masculine a été, elle, relativement peu travaillée, que je sache, par les psychanalystes, si ce n'est par ce biais d'Otto Gross.

Lors de ce cours du module ' Groupes et Institutions', nous avons travaillé le texte de la *Psychologie des masses*, et celui du *Malaise dans la culture*, par le biais de certains concepts, comme celui surtout de l'identification mais aussi de la culpabilité, ce que Freud appelait *les fondements psychiques de la société*.

Maintenant notre travail sera d'en prendre le contre-pied : nous allons chercher *les fondements sociaux du psychique*.

On prend un chemin inverse, justement des effets du collectif sur le sujet.

Il y a 25 ans environ, je parlais à l'ASREEP de la question du don.

A l'époque, je trouvais peu d'interlocuteurs lorsque je parlais du don.

J'ai l'impression qu'actuellement c'est devenu à la mode, non seulement à l'ASREEP mais également peut-être dans d'autres cercles.

Lacan, lui, a beaucoup travaillé Marcel Mauss, qui était le maître de Levi-Strauss, Lacan et Levi-Strauss étaient dans un dialogue permanent, tous marqués par cette figure de Marcel Mauss qui avait écrit le texte sur le don. Ce texte est extrêmement important puisque, à travers le don et les cadeaux, Marcel Mauss a cerné quelque chose d'une économie que l'on pourrait appeler primitive, d'une économie bien antérieure non seulement à l'économie capitaliste mais également à toute l'histoire.

Ce serait un type d'économie propre à la préhistoire européenne et à la plupart des sociétés tribales. Cela signifie que la circulation se fait à partir du don, du cadeau et Mauss a défini quelques règles, dont trois règles essentielles, trois obligations :

- L'obligation de donner : on est obligé de faire des cadeaux,

- L'obligation de recevoir : si quelqu'un vous fait un cadeau et que vous le refusez, vous risquez de vous faire un ennemi, vous êtes donc obligé de recevoir ce cadeau si vous ne souhaitez pas déclencher une guerre,
- L'obligation de rendre ce cadeau : au prochain anniversaire de celui qui vous a offert un cadeau, ce sera le moment de lui en faire un aussi, tout en faisant attention de ne pas lui offrir celui qu'il vous a offert !

Je dis cela car j'ai connu une dame qui recevait des cadeaux, les gardait, et les redistribuait, c'est dans la logique de la circulation : elle faisait des cadeaux.

Le problème est qu'un an plus tard, elle a donné le même cadeau à la personne qui le lui avait offert ! Qui l'a reconnu ! Mais elle a eu la présence d'esprit de répondre : nous avons vraiment le même goût !!

Bref .. En principe, cela ne se fait pas.

Comme il y a un temps pour rendre : si quelqu'un vous invite à dîner, vous n'allez pas l'inviter le lendemain, il faut laisser passer un ou deux mois ..

Il y a toute une série de règles connexes, annexes autour de cette question du don.

J'aimerais prendre ici comme point central, non plus la question du don mais celle de la dette :

À partir du moment où Marcel Mauss a établi ces trois obligations, il y a évidemment une dette qui s'installe, une dette qui est installée, qui oblige à rendre. C'est le troisième élément.

Le problème est que Marcel Mauss est parti du don. Il aurait pu partir d'un autre point : celui de la dette. C'est-à-dire que depuis le point de départ, on est en dette.

On ne peut pas faire un cadeau si l'on n'a pas quelque chose qui nous a été donné, ne fût qu'une matière première. Ce que l'on appelle 'le don de la nature', les choses qui sont là, tout nous est donné. Quelques-uns se réfèrent, Hannah Arendt parle de la vie comme ayant été donnée.

On arrive ici avec toute une série de choses, on arrive dans le monde, on tombe dans le monde avec toute une série de choses qui nous ont été données, concrètes, matérielles, ou pas, et à partir de là on entre dans le circuit où l'on doit rendre. C'est-à-dire qu'à notre premier don, l'on est déjà en train de rendre. Cela signifie que le point de départ, c'est la dette.

Si le point de départ est la dette, on peut articuler la question de la culpabilité, concept central que nous allons reprendre, puisqu'il tourne au tour de la question de la dette.

Donc si l'on suit Otto Gross, à savoir que Freud, ses conceptions de psychologie sociale sont une suite naturelle des recherches de Nietzsche, quels travaux pourrions-nous sélectionner des deux ? Il m'est apparu comme une évidence qu'il s'agissait de *La généalogie de la morale* de Nietzsche, et du *Malaise dans la culture* de Freud. Et le point d'articulation est bien sûr la morale.

Nietzsche a écrit *La Généalogie de la morale* en 1886, à Sils Maria en Engadine, je ne sais pas si vous connaissez cet endroit, qui l'a énormément inspiré.

Il est parti, dans cette oeuvre, de la question qui le travaillait depuis son adolescence, à savoir : d'où vient la différence entre le bien et le mal ?

La morale, c'est cela : ce qui travaille la distinction entre le bien et le mal, entre le bon et le mauvais.

Cette question première de Nietzsche, il va essayer d'y répondre de plusieurs façons.

Tout le livre tourne autour de cela : d'où vient, quelle est l'origine de la différence entre le bien et le mal ?

Cette question du bien et du mal, vous le verrez, est liée à l'idéal.

Pour Freud, la question de l'idéal, c'est tout ce qui a mené à l'instance critique, au surmoi, et donc à l'articulation justement de la culpabilité et de la mauvaise conscience.

D'où sont venus le bien et le mal ?

Telle est la question de Nietzsche.

Evidemment il l'a travaillée à plusieurs niveaux, jusqu'à arriver à cette généalogie de la morale, dans les années 1880-82 ou 86, où les choses étaient déjà très claires pour lui.

Et il part d'une question sociale, mais d'une division sociale différente de celle dont parle Otto Gross, tout en ayant les mêmes effets, à savoir une division sociale qui va créer une division subjective.

Cet élément est présent chez Otto Gross, Nietzsche et Freud, la division à l'extérieur, les divisions du collectif ont une répercussion, se trouvent en miroir avec la division subjective.

Et la division dont parle Nietzsche est celle des maîtres et des esclaves.

C'est une division de classes, une lutte de classes.

Lutte de classes différente de celle dont parlait Karl Marx, puisque Marx disait que le moteur de l'histoire était la lutte de classes. Bien sûr, elle commençait par celle-là, entre les maîtres et les esclaves, car leur lutte dans l'histoire antique, Marx lui était préoccupé de l'histoire du XIXe siècle, donc celle entre prolétaires et bourgeois.

Pour Nietzsche, sa question est celle des maîtres et des esclaves, qu'il va travailler de façon historique et au niveau des valeurs, puisque la morale c'est une valeur. Ce dont Marx dirait qu'il s'agit de superstructure idéologique. Nous sommes dans l'idéologique, au niveau des idées.

Au niveau des idées, c'est pour Nietzsche absolument déterminant.

Sa méthode est essentiellement historique, mais je dirais étymologique. Il va travailler les textes anciens dans leur étymologie, et il le fait de façon parfois tout à fait brillante, même si ce n'est pas forcément juste ou correct.

Il est en dialogue, dans ce livre, avec Paul Rée.

Je ne sais pas si vous connaissez Paul Rée, si vous connaissez un peu l'histoire de l'époque, si vous connaissez un peu ces acteurs de l'époque, Paul Rée était médecin et philosophe, un darwiniste, il travaillait en Angleterre, et entre autre (ces détails sont toujours intéressants) était l'amant de Lou Andréas Salomé.

Lou Andréas Salomé avait été courtisée par Nietzsche, dont elle a refusé les demandes en mariage réitérées.

Alors ces questions sexuelles ne sont pas déterminantes, bien sûr, ce n'est pas pour cette raison que Nietzsche va s'opposer à Paul Rée, puisque ses questions sont purement épistémiques, mais il y a tout un rapport intéressant, surtout lorsque l'on voit cette photo avec Lou Andréas Salomé, Nietzsche et Paul Rée.

Nietzsche a conçu cette photo : Lou avec le fouet, un char et Nietzsche et Paul Rée tirent le char comme s'ils étaient des chevaux, avec Lou derrière en train de les fouetter !

Voilà une petite représentation des questions de la politique sexuelle selon Nietzsche, que l'on va voir ici d'un autre point de vue puisqu'il s'agit de politique entre les classes, et entre les classes anciennes mais qui auront une répercussion actuelle.

Ce qui l'oppose à Paul Rée est ce que, dans la perspective de l'origine de la morale de Paul Rée, perspective darwiniste, Paul Rée disait : l'origine du bien et du mal vient, il y a une condensation entre d'une part le bien et l'altruisme, et d'autre part entre le mal et l'égoïsme, c'est-à-dire que le bien, ce sont les actes altruistes, et l'origine de cela, le fait de considérer l'altruisme comme un bien, comme bon, vient du fait de ceux à qui ces actes ont profité, à qui ces actes ont été utiles. Ce sont eux à avoir considéré les actes de l'autre, c'est-à-dire les actes altruistes, comme étant bons.

Nietzsche dit : je pars d'une toute autre base. Je vais m'opposer ligne à ligne, je vais dire tout le contraire de ce que disait Paul Rée. Ligne par ligne, je vais remplacer une erreur par une autre erreur ! Mais ce sera le contraire.

On pourrait dire qu'il s'agit presque d'une réaction de Nietzsche à Paul Rée ! C'est une forme réactive de se conduire, chose presque anti-nitzschéenne !

Vous verrez, Nietzsche va défendre l'action, et non la réaction.

Mais il écrit ce livre en réaction à Paul Rée, en remplaçant une erreur par une autre, un mensonge par un autre !

Et il dit : ce n'est pas une question d'utilité, ce ne sont pas ceux à qui cela a été profitable à avoir gentiment désigné les altruistes de bons, mais au contraire ce sont les bons, eux-mêmes, à avoir décidé que ce qu'ils faisaient étaient bon.

Et pour cela, il prend la question des classes, il va chercher dans les rapports au monde antique, plus spécifiquement en Grèce, Nietzsche était un Hélieniste, un grand Hélieniste, et il dit que, dans l'Antiquité, les maîtres étaient des guerriers. C'est-à-dire qu'ils étaient obligés de défendre leurs propriétés, ils étaient propriétaires, et en tant que tels ils étaient obligés de faire la guerre pour défendre leurs propriétés.

A partir de là, ils avaient des esclaves, ce sont des questions historiques, tout à fait actuelles, je pense que les historiens de l'Antiquité seront d'accord avec Nietzsche, ces maîtres anciens faisaient la guerre, et quand ils faisaient la guerre, ils capturaient des gens, et ces captifs devenaient des esclaves.

C'était l'une des façons de devenir esclave. Il y en avait une autre, celle justement de ceux qui ne remboursaient pas leurs dettes, ceux qui faisaient faillite. Par exemple des Grecs, des paysans grecs qui étaient en dette et ne réussissaient pas à les payer, devenaient des esclaves.

C'est donc dans cette opposition des maîtres aux esclaves que, selon Nietzsche, est apparue la notion du bien. C'est-à-dire nous, les maîtres, nous sommes les bons, et eux, les inférieurs, les esclaves, sont les mauvais.

Il ira jusqu'à prendre des questions étymologiques, du genre ' *ich slicht, ich schlecht, schlecht* en allemand, c'est le mauvais, et *slicht* (?) le simple.

Il mettait donc une équivalence entre le rang social, c'est-à-dire le simple, l'inférieur, ce seraient les esclaves aussi, et une qualité d'âme, c'est-à-dire le bon, ou le mauvais : le *schlecht*.

Il parlera aussi de *Goot* et de *Got* etc ..

Je ne sais pas, je ne suis pas assez germaniste pour savoir si c'est correct, si ces deux mots ont une même origine étymologique, ou s'il s'agit d'une invention de Nietzsche par assonance.

Car si l'on entre dans les questions d'assonances, il faudrait inclure également le *schlacht*, dont il ne parle pas. Et le *schlacht*, c'est la bataille. Tout le contraire de ce que Nietzsche met du côté du mauvais, puisque le *schlicht*, le *schlecht* sont du côté du mauvais pour lui, et la bataille du côté du bon, du côté des guerriers, des nobles. Il défend toujours ces valeurs qui sont dominantes.

Et il dira qu'à un certain moment de l'histoire, il y a eu un renversement des valeurs : les esclaves ont pris le pouvoir, ils ont renversé ces valeurs et ont dit que les forts, les dominants étaient ceux qui faisaient du mal, et eux (les anciens esclaves) étaient les bons.

Alors selon la conception de Nietzsche, le bon est toujours du côté de celui qui le désigne, et le mal est du côté de l'autre, qu'il soit noble ou esclave.

Tout simplement, les signifiants se renversent : ce qui était bon pour l'un devient mauvais pour l'autre, et ainsi de suite ..

Il s'agit d'une conception, si l'on peut dire, égocentrique. En termes freudiens : narcissique.

Freud ne s'éloigne pas trop de cela.

Vous verrez que Freud et Nietzsche, en tout cas c'est ainsi que je l'ai établi, si vous avez eu l'occasion de voir ce résumé, dans ces deux textes, on a l'impression qu'ils vont ainsi.

Ce sont les mêmes concepts, ils travaillent tout le temps les questions de plaisir, les questions de souffrance, les questions de dette, de culpabilité, et de conscience morale, mais toujours avec des positions qui convergent et divergent, à plusieurs moments, concernant plusieurs détails que je ne pourrai pas épuiser cette fois-ci.

Nous sommes très habitués à ce stéréotype du discours antisémite, c'est mal approprié, anti-juif de la part de Nietzsche. En lisant, l'on voit très clairement que son discours n'est pas anti-juif, mais anti-chrétien. C'est anti-civilisation judéo-chrétienne.

Par exemple, les Juifs pour lui qu'il déteste le plus, puisque tout l'Occident s'est soumis à ces quatre Juifs, à savoir : Paul, Pierre, Jésus et Marie. Donc ce sont les Juifs qui ont soumis l'Occident, et Rome s'est courbée devant eux.

A partir de là, tout ce que fait Nietzsche est la critique de l'idéologie judéo-chrétienne, et de la morale judéo-chrétienne.

C'est cela qui est dans la mire de Nietzsche : la morale judéo-chrétienne, qui a été un renversement de la morale de la noblesse grecque.

Cette morale, d'après lui, est une morale d'esclaves, puisque pour lui les Juifs anciens étaient un peuple d'esclaves, je ne sais comment il s'est basé sur cette idée.

Max Weber ne serait certainement pas d'accord avec Nietzsche.

Nietzsche s'est probablement basé sur le fait que dans la Bible on parle d'un peuple de Juifs, esclaves des Egyptiens, et ayant dû traverser le désert pour arriver en Israël, mais lorsque Max Weber fait une analyse de la sociologie des Juifs anciens à travers la Bible, il montre qu'il y a une organisation sociale exactement analogue à celle des Grecs, à savoir avec les paysans, les propriétaires terriens, les guerriers, les centres urbains où les nobles résidaient, et des rapports avec les esclaves. Donc les Juifs avaient leurs propres esclaves.

Mais pour Nietzsche, c'était un peuple avec une aristocratie qui est devenue sacerdotale, c'est-à-dire un peuple de prêtres et d'esclaves qui a renversé et créé une aristocratie sacerdotale.

Alors, revenons à l'origine de la mauvaise conscience, qui constitue le point d'union avec Freud. Vous le savez, l'origine de la mauvaise conscience, pour Freud, se situe dans la relation d'objet, et dans le rapport entre l'interne et l'externe. C'est-à-dire que c'est dans la peur, dans l'angoisse, dans l'angoisse de l'autorité représentée par les parents, surtout le père mais également la mère, que surgit la conscience morale chez l'enfant, l'idée de faute, l'idée non seulement de faute mais aussi le sentiment de culpabilité.

Nietzsche l'abordera d'un point de vue historique et non psychologique, même s'il fait une histoire politique.

Toute la pensée de Nietzsche aura une répercussion psychologique, d'ailleurs ce qui nous intéresse dans ses conceptions est bien l'aspect psychologique en tant que paradigme psychologique, où l'on trouve ses points de convergence et de divergence avec Freud.

L'origine de la mauvaise conscience surgit d'une discipline ancienne et, pour lui, d'un contrat commercial. Tout vient justement du rapport, du droit des obligations anciennes, d'une réponse à la dette. Il y avait des échanges, des dettes se créaient, et cette obligation de payer.

Nietzsche dit qu'il a fallu un temps très long pour créer cette mauvaise conscience, cette discipline, cette mémoire de la dette.

Il a une conception de la mémoire qui est très intéressante, et pas très éloignée de celle de Freud, au sens où il dit que l'oubli est une chose active, tout à fait comme Freud le dit.

L'oubli, pour Nietzsche est une chose active. On doit oublier, on doit laisser de l'espace libre dans la mémoire pour pouvoir gouverner le monde, au présent et dans l'avenir. C'est-à-dire que l'on doit laisser le passé de côté, on doit oublier activement pour pouvoir gouverner.

Le problème de la dette, rappelez-vous, à un certain moment il souligne que dette en allemand se dit *Schuld*, de la même façon que faute, c'est le même mot, *Schuld* signifie faute et dette, donc nous sommes dans la question entre l'économique et le moral, toujours, et il base là l'origine de la mauvaise conscience dans l'économie, dans les rapports économiques.

C'est-à-dire que lorsque l'on a une dette, on doit s'en rappeler. On ne peut pas oublier. On doit lutter contre l'oubli.

Nietzsche défend l'oubli. Il dit que cette histoire de créer une mémoire est une histoire pour dyspeptiques. Il a toujours des métaphores digestives.

De nouveau, il ressemble à Freud !

Freud, avec son Conrad, était toujours préoccupé de sa digestion, Nietzsche aussi sa digestion est très importante, ces histoires de gestion du déchet l'obnubilent, et il utilise ce genre de métaphores, soudain les personnes commencent à lutter contre l'oubli et à créer une mémoire.

Il soutient que pour cela, il y a une technique, une mnémotechnique : une technique de la mémoire, technique qu'il va prendre du côté de la souffrance et même de la torture, du côté de la punition, du côté de la castration. C'est à ce prix que les personnes ne vont pas oublier.

Cela va discipliner les sujets.

Il travaille cette question dans toute l'histoire des lois allemandes anciennes, il est impressionnant de voir les punitions, les tortures qu'ils utilisaient, et Nietzsche n'hésite pas à donner des détails sur ces techniques de torture ayant pour conséquence que les personnes n'oublieront pas les erreurs qu'ils ont faites. Les erreurs au sens de dettes, fautes, pour qu'il puisse y avoir un lien chez chaque sujet, et l'on entre là dans la division du sujet.

Il y a un lien entre la volonté initiale et l'acte final.

En effet, que se passe-t-il quand je dis : je ferai ceci, c'est-à-dire je vais vous payer pour ce que vous venez de me vendre, je vais vous payer dans 30 ou 60 ou 90 jours,

entre cette volonté initiale, cette parole initiale et l'acte de payer, on peut être distrait, on risque d'oublier, on a d'autres désirs, d'autres plaisirs, on risque d'utiliser l'argent pour d'autres choses ..

Il faut donc une continuité de mémoire entre cette volonté initiale et cet acte final, il ne faut pas oublier.

Et c'est essentiellement la castration qui va permettre de se rappeler.

Un exemple en est *le Marchand de Venise*, la livre de chair.

La dette, l'une des choses qu'il met comme compensation, c'est son corps.

Il dit : si je ne te paye pas, tu pourras prendre une partie de mon corps.

Nous sommes là vraiment dans la castration, mais dans une castration symbolisée, prise par la collectivité en tant que loi. La morale est là intimement liée à la loi.

Dans ce résumé, j'ai dit que la loi n'est pas suffisante en tant que coercition du sujet, en tant qu'obligation, en tant que forme pour obliger les personnes, surtout en ce qui concerne l'agressivité et la violence, de façon à inhiber la violence, la loi n'est pas suffisante, raisons pour lesquelles on avait besoin de la morale et des règles de politesse, pour les agressions les plus subtiles.

En voyant cela, je me suis dit : c'est le contraire, à savoir les règles de politesse et la morale ne sont pas suffisantes pour empêcher les violences, raison pour laquelle on a besoin de la loi.

La loi représente le degré extrême de coercition, une fois que toutes les autres instances de coercition sociale ont échoué.

J'avais isolé cinq instances de coercition : la loi, la morale, les règles de politesse, l'hygiène et l'esthétique.

L'esthétique est un instrument de coercition au niveau des corps, mais pas seulement.

Puisque ces cinq dispositifs sociaux ne sont pas seulement des instruments de coercition, mais également des boussoles qui vont guider les sujets dans l'orientation de leurs choix.

Je ne sais pas si vous avez des questions ou des commentaires ?

Clémence Bidaud : c'est intéressant de voir que la question de la castration, que je pensais en rapport au refoulement, à l'oubli, et finalement c'est un deuxième temps.

Le premier temps de la castration est le rappel de la loi .. (*inaudible*) il y a la question de la dette, de l'oubli ..

R.S : oui, raison pour laquelle Lacan, par exemple, prend la question du Nom du Père, la castration chez Freud venait du père bien sûr, Lacan prend le Nom du Père presque comme une métaphore du patriarcat. Une métaphore du collectif. Le Nom du Père est dans le langage, et le langage bien sûr est collectif. Il a cette incidence de castration et de division du sujet. C'est-à-dire que la division vient de l'extérieur.

Je crois que cela devenait toujours plus clair pour Freud, vers la fin de son oeuvre. L'origine était à l'extérieur de la division du sujet, non ?

Participant : je pense que maintenant l'on dirait que c'est très circulaire.

R.S : circulaire ?

Participant : dans le sens de la causalité, une causalité circulaire plutôt que quelque chose venant de l'extérieur à l'intérieur, ou intérieur vers extérieur. L'un crée l'autre.

R.S : c'est cela. Oui, circulaire au sens même de circuit, pas seulement du circuit de la pulsion, mais au sens où le circuit de la pulsion est lié à l'objet, lequel objet a un autre circuit : celui de l'échange. Cela veut dire que le circuit de la pulsion tombe dans l'objet, il passe par l'objet, lui-même inséré dans un autre circuit plus vaste : celui de l'échange (donner, recevoir et rendre). C'est donc un double circuit. Double circularité.

Participant : on parle beaucoup de Mauss actuellement, toute l'affaire du néo-libéralisme, il y a beaucoup d'articles, on le cite énormément, je lis cela partout en ce moment, le don, le 'contre-don'

R.S : oui, Alain Caillé est le leader d'une revue et d'un groupe qui s'appelle ' le mouvement anti-utilitariste pour les sciences sociales', M A U S S.
C'est tout à fait intéressant comme titre !

Participant : il critique le néo-libéralisme justement

R.S : oui, il critique le néo-libéralisme et il ne parle pas de rendre, mais de 'contre-don'.

Participant : et c'est repris en boucle par tous les économistes ..

R.S : oui, mais j'attire votre attention sur le fait suivant : dans ces trois obligations de Marcel Mauss, on a l'impression que la question de la dette reste implicite, sous-entendue. Et non explicite. Car où placerait-on la dette dans ces trois obligations : donner, recevoir et rendre ?
La dette reste entre recevoir et rendre : à partir du moment où on a reçu, on est en dette.

C.B : c'est un peu comme les trois temps de la pulsion :
Le premier ne peut arriver finalement que s'il y a eu le troisième.
Et comme vous le disiez, le premier don à la base est une dette, une dette de vie, une dette antérieure.

R.S : voilà, le point de départ c'est la dette. Qui est le point central tant pour Nietzsche que pour Freud. La faute.

Participant : je me demandais quelle articulation on pouvait faire, même si c'était anti-judéo-chrétien, avec le pêché originel qui est une forme de dette originelle, transmise et constitutive en quelque sorte. Pourrait-on faire une articulation entre ces différents aspects ?

R.S : oui, Nietzsche y fait référence, lorsqu'il dit qu'à un certain moment la question de la dette sera renvoyée aux ancêtres, qui eux-mêmes seront en dette.

Alors tant Nietzsche que Freud sont complètement étonnés, effarés par la question chrétienne, par ce Christ. Car d'une façon générale, dans tout ce qui est société tribale, on est en dette envers les esprits, envers les dieux, et on doit faire des sacrifices, on doit donner aux dieux une partie de notre nourriture, une partie de nos biens. Le sacrifice, c'est le sacré, cela vient du sacré, on doit sacrifier, donner aux dieux une partie de nos richesses.

Pourquoi ? Car l'on est en dette envers eux. La logique 'préhistorique' est ainsi.

Et Freud et Nietzsche ont un coup de génie, ils trouvent tous les deux que la religion chrétienne est une invention complètement dingue : cette histoire d'un dieu qui se sacrifie pour payer la dette de celui qui la doit !

Donc les autres me doivent, et c'est moi qui vais me sacrifier pour les libérer de leur dette !

Invention tout à fait géniale ! Et il est vrai que cela a eu passablement de succès.

A tel point que Nietzsche dit : l'église, de nos jours, est répugnante.

Personne ne s'y intéresse plus guère.

Je vous parlais la dernière fois du déclin du sacré, du déclin de la domination du religieux.

Nous sommes actuellement à une période de surgissement d'une domination d'une technocratie, et d'une domination du scientifique.

Les gouvernements, maintenant, les gouverneurs s'entourent de technocrates, c'est-à-dire de personnes issues des meilleures universités, des meilleurs scientifiques dans les domaines de pointe pour pouvoir gouverner.

Il s'agit, n'est-ce pas, d'une technocratie avec la science.

Obama, lui, il ne s'agit pas d'une victoire des Noirs mais d'une victoire de l'Université, car il a été formé à Harvard. Sans cela, un Noir ne serait pas président de la république en Amérique.

Alors il y a cet avènement.

Mais Nietzsche, lui, dit que l'église devient répugnante, mais la morale persiste. Elle est toujours là, cette morale judéo-chrétienne reste vivante.

Alors reste à savoir si nous ne sommes pas en train de voir un nouveau renversement.

Si finalement cette morale judéo-chrétienne n'est pas en train de s'effondrer à nos yeux.

Quand on pense, par exemple, à tout ce qui est en train de se passer au niveau des comités d'éthique, des cellules souches, des *Gender studies*, de la question de différence sexuelle, des plusieurs sexes et ainsi de suite ... Tout ce qui provoque une grande aversion au Vatican, et qui commence à gagner un terrain considérable, et commence à s'imposer comme une nouvelle morale.

Mais voilà .. Je laisse aux autres le soin non seulement de s'y pencher, mais surtout de se pencher sur les conséquences, puisque c'est cela qui nous intéresse, les conséquences d'une éventuelle nouvelle éthique, sur nos divisions, sur la division subjective, c'est-à-dire sur l'incidence dans notre pratique de nos cabinets et de nos patients.

Freud, lui, dans *Malaise dans la culture*, développe ce texte sur le bonheur et le malheur.

Je vous l'ai déjà commenté mais vais encore juste souligner, pour terminer, quelques points importants, travaillés par Nietzsche d'une manière différente.

Ce sont les représentations du plaisir et de la souffrance.

Pour Freud, on est dans la recherche de ..

C'est presque une philosophie sur le bonheur et le malheur.

Il base le bonheur sur le plaisir, il les confond presque, il travaille le principe de plaisir d'une façon différente de celle qu'il a dépliée dans *L'au-delà du principe de plaisir*.

Je pense que lors du dernier cours de ton module, on avait pointé un peu cette différence.

Dans ces deux textes, on a l'impression qu'il y a deux principes de plaisir différents.

Dans *L'au-delà du principe de plaisir*, le plaisir était pratiquement la fin de l'excitation, l'excitation pour Freud est un déplaisir, et le plaisir presque la fin du déplaisir.

Alors que dans *Malaise dans la culture*, il y a déjà deux pôles de plaisir, l'un étant la fin du déplaisir, et l'autre étant un plaisir positif. C'est-à-dire qu'il y a un plaisir dans l'excitation-même, jusqu'à un certain point.

Mais, comme Nietzsche, il va parler de la souffrance, de la souffrance dans les mêmes modes que Nietzsche, toutefois sans la question de la différence des classes, il s'y intéresse peu.

C'est essentiellement cet effet de répression de ces instances de coercition sur le sujet qui l'intéressent. Il s'agit là de l'une des grandes sources de souffrance.

Pour Freud, il y a trois sources de souffrance :

- La déchéance du corps,
 - Les ouragans etc .. Les grandes puissances de la nature,
 - Et la troisième source de souffrance, peut-être la plus importante : la relation entre les humains.
- Grande source de souffrance, en même temps paradoxale car source de puissance, puisqu'elle permet de se défendre contre les puissances de la nature.

Pour ces sources de souffrance, il y a des sédatifs. Qui sont les drogues, l'alcool etc ..

Il les appelle les *Riff Konstruktion* Les constructions co-adjuvantes. Ce sont les sédatifs, les satisfactions substitutives (l'art, la religion même, la science), tout ce qui permet la sublimation et les diversions.

Si la relation sociale est, pour Freud, l'une des principales sources de souffrance, et quand il parle d'interne et d'externe, l'externe se réfère essentiellement à la vie sociale, à commencer par la famille, le père, la mère bien sûr, qui sont les sources de satisfaction et de castration, mais l'externe est aussi représenté par la communauté en général.

Si la vie en communauté est une source de souffrance, il faut des issues, des issues aux pulsions, ces pulsions qui ne peuvent pas se satisfaire. Et à ce moment-là, dans *Malaise dans la culture*, il parle surtout de l'agressivité. Sur ce point, il est d'accord avec Nietzsche. Pour qui la question de l'agression est centrale, également pour Freud dans ce texte.

L'agression est au centre des souffrances, d'une double souffrance, c'est-à-dire quand le plus puissant nous agresse, c'est une souffrance, mais lorsque nous ne pouvons pas agresser l'autre, c'est également une souffrance.

Donc double souffrance, au sens où quand nous sommes agressés, intervient l'interdiction de manifester notre propre violence.

La violence, pour les deux, étant considérée une source de plaisir.

Pour Nietzsche, c'est une jouissance .. Il décrit cela et dit que, pour cette raison, la loi n'est pas une vengeance mais en raison d'un dommage que l'on a subi, de sorte que l'on a droit à avoir un plaisir de compensation. Lequel est de faire du mal à l'autre.

Pour Nietzsche, la punition n'a rien à voir avec la vengeance, c'est du pur plaisir. Un plaisir que l'on s'autorise.

Il ajoute que la violence est clairement un plaisir, non seulement dans les cirques romains de l'Antiquité mais également, récemment, les exécutions publiques, moment de spectacle et de jouissance collective.

Pour Freud aussi, la pulsion agressive doit se manifester, mais à partir du moment où elle ne peut pas se manifester, elle doit trouver des issues, lesquelles sont les sublimations.

C'est le retrait (dans la fantaisie), l'hostilité à la culture. Elle se manifestera à un moment contre celui qui l'empêche.

Et la forme la plus classique des issues serait l'hostilité à un groupe externe :

Nous sommes un groupe, nous ne pouvons pas nous agresser entre nous, exemple classique :

Nous, les Américains, nous ne pouvons pas nous entretuer, par contre nous devons tuer les

Irakiens, nous devons tuer les Afghans, c'est un droit même pas moral mais légal : On doit se protéger.

Donc l'attaque, l'agression contre un groupe externe est l'une des issues de la pulsion. Cela se complique avec la globalisation, à partir du moment où, sur cette planète, nous devenons un seul groupe ! Il n'y a plus de groupe externe. Même plus les animaux, il y a maintenant les droits des animaux. Les esclaves, c'est fini bien sûr. Quant aux animaux, on doit bien les traiter. Donc cela complique beaucoup ! Ce sont des questions que l'on doit repenser.

Mais de la même façon qu'il y a ces issues nécessaires à la pulsion agressive, il y a des mécanismes venant du côté du collectif, on pourrait parler de mécanismes de défense de la collectivité, que Freud appelle mécanismes d'agrégation.

J'ai fait un petit lapsus dans mon résumé, j'ai écrit les mécanismes d'agression !

Il ne s'agit pas de mécanismes d'agression mais d'agrégation, que la communauté utilise pour, de son côté, empêcher la violence individuelle puisqu'il s'agit d'un motif de désagrégation à l'intérieur du groupe.

Ces mécanismes d'agrégation sont les idéaux, l'un d'eux est génial : les modifications des prédispositions pulsionnelles, l'exemple que Freud en donne est l'érotisme anal. C'est-à-dire que cette obligation d'ordre et de propreté venant de l'une de ces instances de coercition, à savoir celle de l'hygiène, cette obligation d'ordre et de propreté va utiliser les pulsions, elle va incorporer (pour utiliser le terme que Luc va reprendre) la pulsion pour transformer ce qui pourrait être désagréable en pur érotisme.

Cette coercition, cette domination des sphincters va devenir un plaisir, ce qu'il appelle les modifications des prédispositions pulsionnelles.

Il y a l'amitié, il fait là référence à la pulsion grégaire qu'il hésite à utiliser, de la même façon qu'il hésite à utiliser l'idée d'inconscient collectif, mais il parle de l'amitié, car l'amitié va s'opposer à l'amour sexuel, à la sexualité. Et la sexualité, pour Freud, peut presque être un motif de désagrégation.

Pourquoi la sexualité est-elle un motif de désagrégation sociale ?

Car cela crée un autisme amoureux.

Ce dont je parlais, le couple qui s'enferme, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, à faire l'amour indéfiniment.

Raison pour laquelle il va dire aussi que la femme est une résistance à la culture, puisque la femme dans un premier temps pour Freud, est là pour sortir l'homme de ses pulsions primaires, dans la famille, mais le problème est qu'ensuite la femme veut rester dans la famille.

Alors, bien sûr, il faudra repenser toute la théorie freudienne de la différence sexuelle, je me réjouis de lire la prochaine tribune psychanalytique puisque Lucette Nobs m'a dit que, lors de la prochaine journée,

Participant : sur l'amour ?

R.S : oui, sur l'amour, cette invitée (comment s'appelle-t-elle ?) repense justement la théorie de la féminité, de la différence sexuelle, en termes quelque peu distincts de ceux de Freud.

Les autres mécanismes d'agrégation sont aussi, évidemment, la loi, la réflexibilité de la pulsion agressive, qui est ce retournement contre soi.

Je devrais peut-être toucher un dernier mot sur cette différence que Freud fait entre conscience morale, instance critique et culpabilité, car il les distingue très nettement bien qu'ils soient étroitement liés, et pratiquement des subdivisions du surmoi.

Lacan a dit que la grande nouveauté de la deuxième Topique de Freud, c'est le surmoi, et on voit ici le surmoi à partir de ces trois éléments, qui auront trois fonctions différentes, tout en étant trois fonctions du surmoi, à savoir celles de surveiller, critiquer et punir.

Donc Michel Foucault devrait réécrire son livre, en insérant le *Critiquer* au milieu du *Surveiller* et *Punir*.

- *Surveiller* est une fonction de la conscience morale,
- *Critiquer* est le jugement de l'instance critique,
- et *Punir*, celui de la culpabilité.

-

La culpabilité aura une relative indépendance par rapport au mauvais acte.

Ce qui a une dépendance stricte avec le mauvais acte ou la mauvaise pensée, c'est le remords.

On a fait un mauvais acte, on a du remords tandis que la culpabilité a une indépendance : on n'a pas besoin d'avoir commis quelque chose de mauvais pour pouvoir se sentir coupable.

Freud va presque se confondre autour de cela, car il veut absolument que la culpabilité soit liée à une idée refoulée. Et sur ce point, il se distingue de Mélanie Klein, il cite Mélanie Klein à une fin de page, où elle déplie la question de la culpabilité et même du surmoi précoce presque comme quelque chose de donné. Pour elle c'est absolument indépendant de l'acte ou même du fantasme, lesquels viendraient ensuite, dans un deuxième temps.

Freud reste quelque peu perturbé par cela, à un certain moment il est d'accord avec Mélanie Klein, et à d'autres moments il revient au fait qu'une idée refoulée, au moins, est nécessaire.

Et il va faire un rapport entre l'idéal et le meneur ..

Bref, je pense que je vais devoir arrêter, non seulement car c'est l'heure mais peut-être aussi car vous aurez peut-être une question, un commentaire, une indignation ? !

Sinon Luc va nous parler de l'introjection et de l'incorporation ...

Bien, j'ai déjà chauffé ma voix, je peux continuer !

L'introjection est un point de vue, il s'agit de la même question de cette direction du collectif sur le sujet, mais d'un point de vue quelque peu différent puisque c'est le sujet qui s'élargit et englobe l'extérieur.

Je me réjouis donc de vous entendre puisque Luc ne sera pas seul à parler.

Je cède la place ..